

Au Brésil, la résistance des « quilombos », ces villages fondés par des esclaves en fuite

Par [Bruno Meyerfeld](#) (Jequitinhonha, envoyé spécial) Publié le 17 octobre 2025

https://www.lemonde.fr/international/article/2025/10/17/au-bresil-la-resistance-des-quilombos-ces-villages-fondes-par-des-esclaves-en-fuite_6647530_3210.html?search-type=classic&ise_click_rank=1

Vous pouvez partager un article en cliquant sur les icônes de partage en haut à droite de celui-ci. La reproduction totale ou partielle d'un article, sans l'autorisation écrite et préalable du [Monde](#), est strictement interdite.

Pour plus d'informations, consultez nos [conditions générales de vente](#).

Pour toute demande d'autorisation, contactez syndication@lemonde.fr.

En tant qu'abonné, vous pouvez offrir jusqu'à cinq articles par mois à l'un de vos proches grâce à la fonctionnalité « Offrir un article ».

Le pays compte plus de 8 400 communautés nées au temps des marrons, les Noirs déportés d'Afrique qui tentaient d'échapper au travail forcé. Ces bourgs pauvres, souvent isolés, doivent faire face à la pauvreté et aux appétits de l'agro-industrie.

Sur les murs de l'école, les *adinkras*, symboles séculaires des Ashanti du Ghana, brillent de leurs teintes éclatantes. Il y a le *dwennimmen*, cornes de bélier figurant la force ; la fougère *aya*, pour la persévérance ; ou les épées de l'*akofena*, pour la bravoure. Plus loin, une fresque donne à voir une main noire, grande ouverte, ornée de couleurs panafricaines – rouge, vert, jaune et noir. « *Le portrait de notre histoire* », indique la légende.



Eloisa Ferreira da Silva, 10 ans, chez elle, avant d'aller à l'école, au quilombo Corrego do Rocha (Brésil), le 1^{er} octobre 2025. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »



Lauane Vitoria Santos Vieira (à gauche) et Kailane Alves de Souza, au quilombo Moco dos Pretos (Brésil), le 2 octobre 2025. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »

Et pourtant, 5 000 kilomètres séparent ce lieu, Santo Isidoro, du golfe de Guinée, en Afrique. La localité se niche au cœur de la vallée du rio Jequitinhonha, dans le nord de [l'Etat brésilien du Minas Gerais](#). Rattaché à la ville voisine de Berilo, le bourg compte environ 800 habitants, logés dans de petites maisons cubiques autour d'une église couleur savane. Mais Santo Isidoro n'est pas un village comme les autres : c'est un *quilombo*, une communauté fondée par des esclaves fugitifs et habitée par leurs descendants.

Son école, du primaire au lycée, fait une large place au récit de l'esclavage et à la culture afro-brésilienne. « *On veut que les jeunes valorisent leur héritage* », explique la chaleureuse Ana Maria Cassiano Silva, 62 ans, experte pédagogique de l'établissement. Ici, tous portent un tee-shirt jaune vif comme uniforme. « *On cherche à attirer l'attention, à dépasser une histoire de souffrance et à apprendre aux enfants à ne pas avoir honte de ce qu'ils sont !*, proclame-t-elle. *Dans ce pays, ce n'est pas facile d'être noir...* »

Sinistre champion de la traite négrière, le Brésil porte plus qu'aucun autre le poids de l'esclavage. Il fut la destination de 4 millions d'Africains déportés, soit près de la moitié des victimes du commerce triangulaire. Pire : le Brésil fut le dernier Etat des Amériques à abolir l'esclavage, en 1888. Un siècle et demi plus tard, la plaie reste ouverte, et les Noirs continuent de subir misère extrême, violences policières et discriminations de toutes sortes.



Jonathan, 13 ans, l'un des rares enfants du quilombo de Corrego do Rocha (Brésil), le 1^{er} octobre 2025. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »

Jonathan, 13 ans, au quilombo de Corrego do Rocha (Brésil), le 1^{er} octobre 2025. Il aide les familles de la communauté à s'occuper de leurs poules. Luisa Dörr pour « LE MONDE »

Symboles de liberté, fondés pour servir de refuges entre le XVI^e et le XIX^e siècle, les quilombos n'ont pas disparu. Le pays en compte plus de 8 400, dont sont issus 1,3 million de Brésiliens. Leur sort est un enjeu-clé pour le [président Luiz Inacio Lula da Silva](#), défenseur historique de la cause, à un an des élections et à quelques jours de l'ouverture de la conférence sur le climat, [la COP 30](#), qui se tiendra du 10 au 21 novembre, à Belem, dans l'Etat du Para, aux portes de l'Amazonie.

Esprit de résistance

La région du Jequitinhonha (ou « Jequi »), du nom de ce fleuve qui serpente sur 1 000 kilomètres entre Minas Gerais et Bahia, est l'un des hauts lieux de l'histoire quilombola. Maltraités et affamés dans les champs et les mines d'or, les esclaves marrons (en fuite) du Brésil constituèrent nombre de communautés retranchées dans ses vallons rocaillieux et hors d'atteinte. A elle seule, la ville de Berilo, 9 800 habitants, abrite 12 quilombos.

A Santo Isidoro, José Martins de Souza, ouvrier agricole de 55 ans, guide le visiteur à travers la forêt jusqu'à une clairière où surgissent des pièces de bois usées. « *C'est ici que se trouvait l'engenho* ["pressoir de canne"] », raconte cet homme féru d'anecdotes. L'engin, mû par « *deux bœufs ou deux ânes dociles* », servait « *jusqu'en 1979* » à fabriquer la *rapadura* et la *pinga* (le sucre non raffiné et l'eau-de-vie) : « *C'était la richesse du quilombo. Les gens venaient de loin pour s'en servir !* »



Un vieux pressoir de canne à sucre, au quilombo Santo Isidoro (Brésil), le 2 octobre 2025. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »



José Martins de Souza, 55 ans, au quilombo Santo Isidoro (Brésil), le 2 octobre 2025. Sa principale source de revenus est la récolte du café. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »

Par prudence, la machine avait été installée sur les hauteurs, loin des regards... Mais pour les descendants d'esclaves, plus question de se cacher. La Constitution de 1988 reconnaît aux quilombolas (les habitants des quilombos) le droit de « *propriété définitive* » sur leurs terres. Un principe que Lula a fait inscrire dans la loi en 2003, lors de son premier mandat. La même année, il

a imposé l'enseignement de la culture et de l'histoire afro-brésiliennes dans toutes les écoles du Brésil.

Circuit touristique

Romans et sambas de carnaval célèbrent dorénavant les quilombos. « *Notre culture était méprisée. Désormais, elle est reconnue comme un patrimoine* », se réjouit Sanete Esteves de Souza, « quilombola » quinquagénaire, aujourd'hui adjointe à la culture de Berilo, qui reçoit dans l'atelier de céramique de sa communauté de Moco dos Pretos. Entre des murs turquoise délavés, les femmes travaillent l'argile en silence. Sa mère, « Dona Luzia », matriarche de 74 ans, manie le pilon avec une énergie intacte.

L'artisanat fait aujourd'hui la fierté et la renommée de Moco dos Pretos, qui figure depuis 2010 sur la « route des quilombos », un circuit touristique mettant en valeur le patrimoine du Jequitinhonha. « *La poterie, le tissage, les remèdes traditionnels et les fêtes populaires du congado... Tout ça, c'est notre identité. On ne peut pas la laisser mourir, il faut la transmettre aux jeunes* », insiste Sanete Esteves de Souza, mère de 16 enfants.



Luzia Sousa da Rocha, 74 ans, céramiste, au quilombo Moco dos Pretos (Brésil), le 2 octobre 2025.
LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »

Voir la vidéo

La céramiste Sanete Esteves de Souza (à droite), 52 ans, accompagnée de consœurs, au quilombo Moco dos Pretos (Brésil), le 2 octobre 2025. Luisa Dörr pour « LE MONDE »

Lors du [scrutin présidentiel de 2022](#), Lula a obtenu 76 % des voix à Berilo. Pour les quilombolas, hors de question de réélire [Jair Bolsonaro](#), ce président qui jugeait que les Noirs ne « *servaient plus à rien* » depuis la fin de l'esclavage, « *pas même à procréer* ». A l'inverse, Lula a multiplié les mesures favorables : régularisation foncière, quotas raciaux, aides sociales, accès à l'énergie, appui à l'agriculture familiale... Le 20 novembre, jour anniversaire de la mort de Zumbi, un chef illustre du quilombo de Palmares au XVI^e siècle, est désormais férié dans tout le pays.

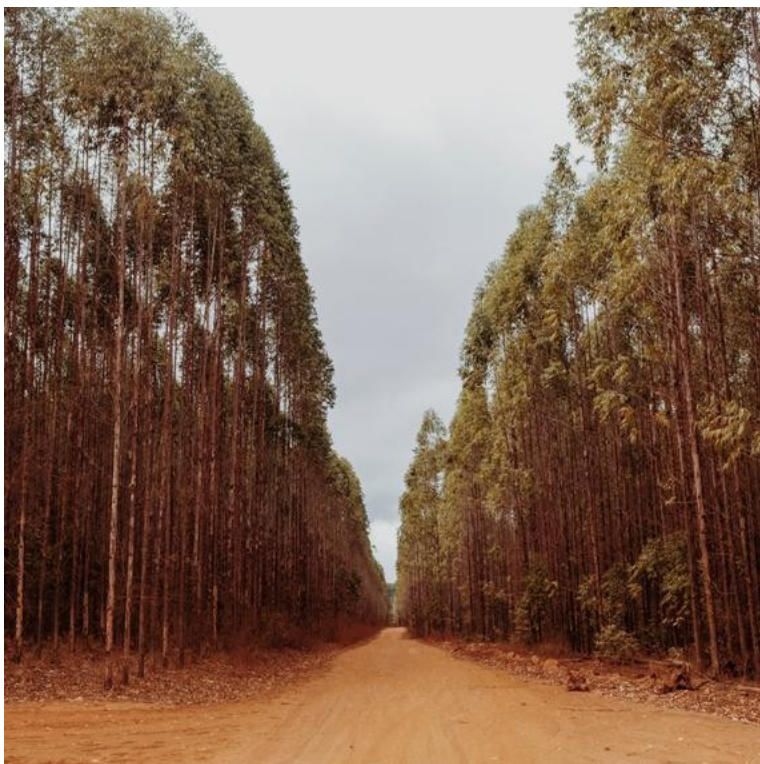
Fin juillet, le chef de l'Etat a tenu à se rendre dans le Jequitinhonha pour lancer la construction du Campus Quilombo, un établissement scolaire qui proposera à 1 400 étudiants une formation professionnelle, conjuguant enseignement moderne et savoirs traditionnels. « *Les quilombolas doivent pouvoir accéder à l'université, décrocher master et doctorat* », insistait-il dans son discours.

Mortalité infantile

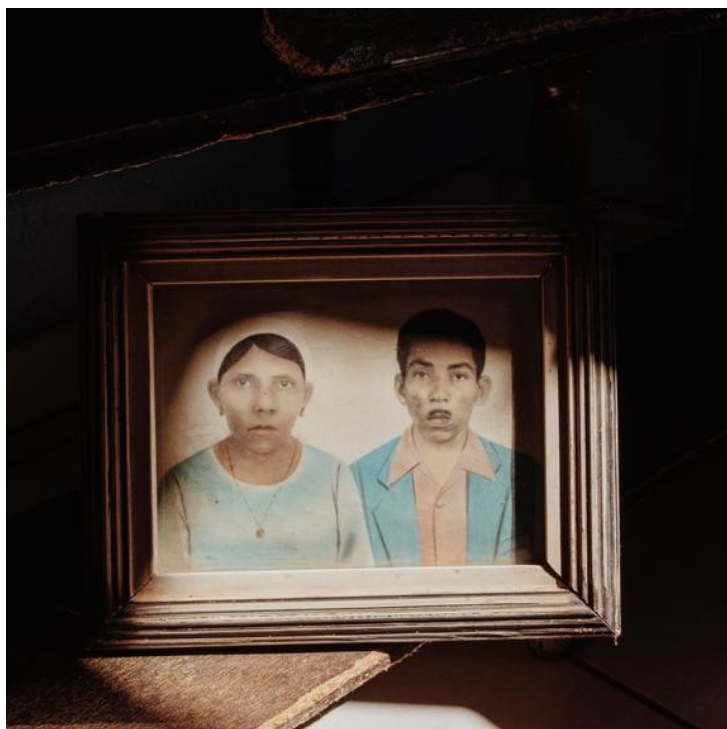
Mais la lutte est loin d'être gagnée. Le « Jequi » demeure l'une des régions les plus pauvres du Brésil, avec un revenu par habitant cinq fois inférieur à la moyenne nationale. L'analphabétisme est répandu et la mortalité infantile comparable par endroits à celle du Sahel. Sanete Esteves de Souza le regrette : « *Les municipalités ne se mobilisent pas derrière Lula. Les quilombolas demeurent mal vus, considérés comme des voyous qui utilisent l'esclavage comme prétexte pour profiter du système.* »

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés [Dans les terres rouges de la savane du Cerrado, au Brésil, l'agro-industrie dévore et détruit tout](#)

Les communautés de descendants d'esclaves marrons restent en état de siège, à l'image de Cabeceiras do Ribeirão da Folha. Pour y accéder, il faut avaler 70 kilomètres de pistes depuis Minas Novas, une bourgade de la région. Le paysage est aussi uniforme qu'oppressant : un océan ininterrompu de forêts d'eucalyptus, propriétés de grands groupes agro-industriels, dont Aperam BioEnergia, spécialisé dans la production de charbon végétal.



Sur la route près du quilombo das Cabeceiras (Brésil), le 3 octobre 2025. Le village est entouré de plantations d'eucalyptus depuis 1979, et est désormais confronté à une pénurie d'eau. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »



Un portrait colorisé à la main dans une maison du quilombo de Corrego do Rocha (Brésil), où vivent 39 familles, le 1^{er} octobre 2025. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »

Joao Ferreira dos Santos, 79 ans, leader du quilombo, décrit les 1 000 méfaits de cette « invasion » commencée il y a cinquante ans. « *Quand j'étais jeune, la forêt primaire s'étendait partout. Le gibier était abondant, les jaguars nous volaient parfois des poules... Tout ça a disparu* », regrette cet homme au visage marqué, qui accuse les pesticides d'Aperam de causer vomissements, diarrhées et maux de tête chez les 250 habitants de sa communauté. « *Ces gens tuent tout, jusqu'aux petites fourmis* », peste-t-il, assis sous un grand arbre jatoba, à l'entrée du village.

Lire aussi (2024) | Article réservé à nos abonnés [Au Brésil, le président Lula promulgue une loi qui facilite l'autorisation de nouveaux pesticides](#)

L'histoire se répète ailleurs. Selon un rapport de l'ONG Institut socio-environnemental (ISA) et de la Coordination nationale d'articulation des quilombos (Conaq) publié en 2024, 98,2 % des quilombos voient leurs territoires menacés par l'agronégoce, les travaux d'infrastructure ou l'exploitation minière. Les intimidations dégénèrent parfois en violences : entre 2018 et 2022, 32 quilombolas ont été assassinés à travers le Brésil, selon la Conaq.

Superficie de la Suisse

Malgré Lula, « *la situation reste très précaire* », souligne Francisco Chagas, coauteur du rapport. A peine 4 % des quilombos ont obtenu une régularisation foncière. « *Les intérêts privés en profitent, libres d'avancer, poussés par des élus conservateurs et hostiles* », explique-t-il. Une situation d'autant plus grave que les 3,8 millions d'hectares de quilombos, l'équivalent de la Suisse, « *préservent mieux la végétation native que les terres privées, avec des taux de [déforestation](#) 50 fois inférieurs* », assure-t-il.



Luigi Max Gomes Rodrigues, 10 ans, au quilombo das Cabeceiras (Brésil), avant d'aller à l'école, le 3 octobre 2025. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »

Rosaria Ribeiro da Rocha Costa, 54 ans (à droite), et son amie Isabel Teixeira da Costa, 58 ans, lavent leur linge dans la rivière Araçuaí (Brésil), le 1^{er} octobre 2025. Luisa Dörr pour « LE MONDE »

Le gouvernement Lula a promis de valoriser le rôle écologique des quilombos à l'occasion de la COP de Belem. Une commission internationale réunissant communautés traditionnelles, afrodescendantes et petits agriculteurs a été créée, « *afin d'amener ces populations à la table des négociations* », insiste auprès du Monde Ronaldo dos Santos, secrétaire chargé des politiques quilombolas au ministère de l'égalité raciale. Mais la mesure, jugée cosmétique, n'a pas convaincu les associations quilombolas, qui dénoncent un « *racisme environnemental* ».

« *Nous sommes trop gentils. On manque d'unité, de mobilisation. On a peur de lutter* », déplore Joao Ferreira dos Santos depuis le quilombo de Cabeceiras. Un point de vue que partage Rosaria Ribeiro da Rocha Costa, présidente de l'association des quilombos du Jequitinhonha. « *Nous demeurons peu visibles, surtout en comparaison avec les indigènes, reconnaît-elle. Cette soumission, cette résignation, c'est un héritage direct de l'esclavage.* »

« Accès difficile à l'information »

La quinquagénaire sillonne inlassablement la région afin d'informer les quilombolas de leurs droits. Une tâche difficile. Lors d'une réunion nocturne organisée dans la communauté de Macuco, près de Minas Novas, elle a pu constater combien sont rares ceux qui connaissent les aides auxquelles ils peuvent prétendre. Plusieurs peinent à expliquer ce qu'est un quilombo. « *Ce sont des paysans isolés, avec un accès difficile à l'information, à Internet... et les autorités ne font rien.* » Rosaria Ribeiro da Rocha Costa tient à nous faire visiter Corrego do Rocha, le quilombo qui l'a vue naître. Accroché à une pente escarpée, près de la cité de Chapada do Norte, c'est l'un des plus pauvres du

Jequitinhonha. De nombreuses maisons sont vides, l'école a fermé. Seuls subsistent quelques anciens au corps nouveaux. En une décennie, la moitié des 60 familles du village a déserté.



Rosaria Ribeiro da Rocha Costa, présidente de l'association des quilombos du Jequitinhonha, dans le lit d'un ruisseau asséché, au quilombo de Corrego do Rocha (Brésil), le 1^{er} octobre 2025. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »



Un bus scolaire au quilombo de Corrego do Rocha (Brésil), le 1^{er} octobre 2025. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »

Au mal nommé « ruisseau du rocher », l'eau manque. En contrebas, le torrent s'est tari, impitoyablement drainé par l'agro-industrie. Sous l'effet du réchauffement climatique, la saison sèche ne cesse de s'allonger. « *En 2024, il n'est pas tombé une goutte de pluie entre février et novembre* », se souvient Eliana Alves Pereira, 41 ans, l'une des rares jeunes du quilombo, devant

une citerne de 52 000 litres totalement asséchée. « *Sans eau, impossible de planter quoi que ce soit* », poursuit celle qui, comme tant d'autres dans la région, s'en va chaque année trimer des mois durant dans les plantations de café du sud du Minas Gerais, à plus de 1 000 kilomètres, dans des conditions dégradantes, souvent analogues à l'esclavage. Cruelle ironie : la misère condamne les quilombolas à revivre l'asservissement de leurs ancêtres.

Témoin de l'histoire douloureuse du Brésil, Corrego do Rocha est menacé de disparition. « *Mon quilombo se meurt...* », lâche Rosaria Ribeiro da Rocha Costa. La militante craint de voir ses derniers habitants migrer vers la ville, mais ne compte pas pour autant renoncer à la lutte. « *Quilombo* », rappelle-t-elle, vient du bantou et signifie tout à la fois « *lieu de repos* » et « *campement de jeunes guerriers* ». Un mot qui porte en lui l'esprit de résistance.



Une citerne de récupération d'eau de pluie, au quilombo de Corrego do Rocha (Brésil), le 1^{er} octobre 2025. LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »



Eliana Alvares Pereira, 41 ans, au quilombo de Corrego do Rocha (Brésil), le 1^{er} octobre 2025.
LUISA DÖRR POUR « LE MONDE »